

PERSONNAGES.

DE NANJAC.
OLIVIER DE JALIN.
DE THONNERINS.
HIPPOLYTE RICHOND.
PREMIER DOMESTIQUE.
DEUXIÈME DOMESTIQUE.
TROISIÈME DOMESTIQUE.
LA BARONNE D'ANGE.
MADAME DE SANTIS.
MARCELLE.
MADAME DE VERNIÈRES.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

MM. BERTON.
DUPUIS.
VILLARS.
LANDROL.
BRUNET.
LOUIS.
ISMAEL.
M^{mes} ROSE-CHÉRI.
FIGEAC.
LAURENTINE.
MÉLANIE.
CONSTANCE.

Le premier acte se passe chez Olivier.
Le deuxième acte, chez la vicomtesse de Vernières.
Le troisième et le quatrième acte, chez Mme d'Ange.
Le cinquième acte, chez Olivier.

La scène est à Paris.

LE DEMI-MONDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE, OLIVIER.

LA VICOMTESSE. — Alors vous me promettez que l'affaire n'aura pas de suites?...

OLIVIER. — Elle ne peut pas en avoir.

LA VICOMTESSE. — J'ai voulu venir moi-même pour vous le demander, au risque de me rencontrer chez vous avec Dieu sait qui!...

OLIVIER. — Je reçois donc une bien mauvaise société?...

LA VICOMTESSE. — On le dit.

OLIVIER. — On se trompe, il ne vient ici que des amies à vous.

LA VICOMTESSE. — Ah! c'est flatteur pour mes amies.

OLIVIER. — D'ailleurs, vous ne faites qu'une démarche parfaitement avouable. Deux de vos amis, monsieur de Maucroix et monsieur de Latour, ont eu chez vous, à une partie de lansquenet, un petit malentendu; une explication est devenue nécessaire. Elle doit avoir lieu chez moi. Je suis le témoin de monsieur de Maucroix, vous venez me prier d'arranger l'affaire, c'est tout naturel.

LA VICOMTESSE. — Certainement; mais j'aime autant qu'on ne sache pas que je suis venue, parce que j'aime autant que tout Paris ne sache pas qu'on joue dans mon salon. Si l'affaire tourne mal, il y aura procès, et une femme comme il faut ne tient pas à paraître même comme témoin devant un tribunal, et à voir son nom dans les gazettes. Tâchez donc que l'affaire s'arrange, ou, si elle ne s'arrange pas, faites en sorte, par amitié pour moi, que le duel ait une cause à laquelle je ne sois pas mêlée, même indirectement. Je donne à jouer pour qu'on s'amuse, et non pour qu'on se querelle...

OLIVIER. — C'est dit!...

LA VICOMTESSE. — Sur ce, comme madame de Santis n'arrive pas, je vous laisse...

OLIVIER. — Madame de Santis doit donc venir?...

LA VICOMTESSE. — Quand elle a su que j'allais vous voir, elle m'a dit: J'irai vous reprendre, je ne serais pas fâchée de le voir, ce grand mauvais sujet-là. Mais elle est si étourdie

Le Demi-Monde. — Vol. E. No. 1.

qu'elle l'aura oublié, et je ne puis pas l'attendre plus longtemps. Adieu; je vous ferai observer que vous ne m'avez pas demandé de nouvelles de ma nièce, qui, elle, m'a chargée de vous dire bien des choses.

OLIVIER. — Des choses agréables?...

LA VICOMTESSE. — Naturellement.

OLIVIER. — C'est bien aimable de sa part...

LA VICOMTESSE. — Certainement, c'est aimable. Rien ne l'y force. Elle sait bien que vous ne l'épouserez pas.

OLIVIER. — Oh! non....

LA VICOMTESSE. — Mon cher, vous pourriez plus mal tomber....

OLIVIER. — Quand on tombe, on ne tombe jamais bien....

LA VICOMTESSE. — Du reste, nous avons mieux que vous....

OLIVIER. — Etes-vous sûre?...

LA VICOMTESSE. — Vous êtes de petite noblesse... et vous n'êtes pas riche?...

OLIVIER. — Trente mille francs de rentes...

LA VICOMTESSE. — En rentes?...

OLIVIER. — En terres...

LA VICOMTESSE. — Ah! ce n'est pas mal cela; mais vous avez une famille?...

OLIVIER. — On a toujours une famille; mais ma famille se réduit à ma mère, qui s'est remariée, et comme j'ai dû plaider avec son mari, à ma majorité, pour rentrer dans la fortune de mon père, nous nous voyons rarement et je crois qu'elle ne m'aime pas beaucoup. Une mère veuve ne devrait jamais se remarier... En rayant de sa vie le nom du père de ses enfants, elle devient presque une étrangère pour eux. Voilà, ma chère vicomtesse, comment il se fait que j'ai été, si jeune, livré à moi-même, que j'ai fait des folies et des dettes que j'ai payées depuis, et que je suis maintenant un homme trop raisonnable pour épouser votre nièce, bien que je la trouve charmante, qu'elle ait pour moi une grande qualité, celle d'être orpheline, et que j'ai eu un instant la crainte de l'épouser.

LA VICOMTESSE. — Vous!...

OLIVIER. — Moi... je devenais tout bonnement amoureux d'elle, et si j'avais continué à aller chez vous, comme je suis un honnête homme, j'aurais fini par vous la demander, ce qui eût été une folie....

LA VICOMTESSE. — Parce qu'elle n'a pas de fortune?....

OLIVIER. — Cela m'était bien égal, je ne suis pas homme à faire un mariage d'argent. Non, il y a une autre raison....

LA VICOMTESSE. — Laquelle?....

OLIVIER. — Nous autres hommes du monde, nous ne sommes pas si bêtes que nous en avons l'air, et quand nous nous marions, c'est pour trouver dans notre femme ce que nous avons inutilement demandé aux femmes des autres, et plus nous avons vécu, plus nous tenons à ce que la femme que nous épousons ne connaisse rien de la vie. Ces petites demoiselles qui ont avant leur mariage une réputation toute faite d'esprit et d'indépendance, font des femmes déplorables. Voyez madame de Santis.

LA VICOMTESSE. — Mais, Marcelle n'a pas le caractère de Valentine.

OLIVIER. — Ce qui n'empêche pas madame de Santis, séparée d'un mari inconnu, compromise et compromettante comme elle l'est, d'avoir pour amie intime mademoiselle de Sancenaux votre nièce. Voyons, madame de Santis est-elle une société pour une fille de dix-huit ans?....

LA VICOMTESSE. — Que voulez-vous? Marcelle n'a pas beaucoup de distractions; je n'ai pas de fortune... Madame de Santis aime le spectacle, elle a une voiture, Marcelle en profite. Il faut bien que cette enfant s'amuse... Elle ne fait pas de mal, après tout....

OLIVIER. — Elle ne fait pas de mal, mais elle donne à penser qu'elle en fait, et elle en fera.

LA VICOMTESSE. — Mon cher Olivier....

OLIVIER. — Vous êtes dans le faux. Savez-vous ce que vous auriez dû faire?.... Vous auriez dû confier votre nièce au marquis de Thonerins, il y a trois ans, quand elle est sortie de sa pension et qu'il voulait la faire élever avec sa fille. Aujourd'hui Marcelle vivrait dans un monde convenable, et elle aurait fait ou elle serait sûre de faire un bon et vrai mariage, ce que je doute bien qu'elle fasse jamais....

LA VICOMTESSE. — Je l'aimais trop pour me séparer d'elle.

OLIVIER. — C'est un égoïsme que vous regretterez plus tard et qu'elle vous reprochera un jour.

LA VICOMTESSE. — Non, car si elle veut, dans deux mois elle sera mariée, et elle fera une femme charmante; les femmes sont ce que les font leurs maris....

OLIVIER. — Mais les maris sont aussi ce que les font leurs femmes, et la compensation n'est pas suffisante. Et à qui la mariez-vous cette fois-ci?....

LA VICOMTESSE. — A un jeune homme.

OLIVIER. — Qui aime mademoiselle de Sancenaux et qui est aimé d'elle?

LA VICOMTESSE. — Non, mais peu importe... dans le mariage, quand l'amour existe, l'habitude le tue, et quand il n'existe pas, elle le fait naître.

OLIVIER. — Vous parlez comme Laroche-foucauld... Et d'où vous vient ce jeune homme?....

LA VICOMTESSE. — C'est monsieur de Latour qui me l'a présenté.

OLIVIER. — Présenté par monsieur de Latour, marchandise de pacotille, moitié fil et moitié coton.

LA VICOMTESSE. — Ecoutez, je me connais en hommes comme il faut, celui-là en est un, je vous en réponds. Ce serait juste le mari qu'il faudrait à Marcelle. Il est jeune, il a une figure distinguée trente-deux ans au plus, militaire, décoré, pas de famille, excepté une jeune sœur déjà veuve et qui vit fort retirée dans le fond de son faubourg Saint-Germain, une vingtaine de mille livres de rentes, libre comme l'air, pouvant se marier demain si bon lui semble; ne connaissant à Paris que monsieur de Latour, Marcelle et moi; l'occasion est belle et je ne trouverai jamais mieux, vous serez le premier à me le dire, quand vous le connaîtrez.

OLIVIER. — Je connaîtrai donc ce monsieur?....

LA VICOMTESSE. — Aujourd'hui même; c'est le témoin de Monsieur Latour.

OLIVIER. — C'est ce monsieur de Nanjac qui a remis hier sa carte chez moi, en me faisant dire qu'il viendrait aujourd'hui à trois heures?

LA VICOMTESSE. — C'est cela. Maintenant, soyez gentil, vous l'êtes quand vous voulez.... Si monsieur de Nanjac se lie avec vous, et il n'y aurait rien d'étonnant à cela, et qu'il vous parle de Marcelle, tâchez de ne pas dire toutes les sottises que vous avez dites tout à l'heure. (*Le Domestique annonçant madame de Santis.*)

SCENE II.

LES MÊMES, VALENTINE.

LA VICOMTESSE. — Arrivez donc, chère enfant! d'où venez-vous?....

VALENTINE. — Ne m'en parlez pas, j'ai cru que je n'en finirais jamais... (*A Olivier.*) Vous allez bien, vous?....

OLIVIER. — A merveille....

VALENTINE. — Figurez-vous que ma couturière est venue, il m'a fallu essayer des robes; j'en aurai une demain pour aller aux courses, vous verrez.... Ensuite, j'ai été retenir moi-même une voiture à deux chevaux, je me suis fait montrer le cocher, c'est un Anglais, il est très-bien.... Ensuite, j'ai été chez mon propriétaire, car vous savez que je déménage.... Combien payez-vous ici?....

OLIVIER. — Trois mille francs.

VALENTINE. — Mais vous êtes dans les nou-

veaux quartiers, dans un désert, on pourrait s'y égorger, personne n'y viendrait rien... Je mourrais d'ennui par ici. Moi j'ai trouvé, rue de la Paix, un amour d'appartement au second sur la rue, trois mille cinq cents francs, et le propriétaire met les papiers. Le salon sera rouge et or, la chambre à coucher en brocatelle jaune et le boudoir en satin de Chine bleu. Je renouvelle tout mon mobilier, ce sera ravissant.

OLIVIER. — Avec quoi payerez-vous tout cela?

VALENTINE. — Comment, avec quoi? est-ce que je n'ai pas ma dot?....

OLIVIER. — Il ne doit plus en rester beaucoup, au train dont vous allez?

VALENTINE. — Il me reste trente mille francs à peu près... Ah! ma chère, si vous avez besoin d'argent, je vous recommande mon homme d'affaires, monsieur Michel.... Je n'avais pas le temps d'attendre qu'une propriété que j'ai en Touraine fût vendue, je lui ai remis les titres, il m'a avancé tout de suite cinq mille francs dessus, les intérêts à huit... Ce n'est pas trop cher... Je vais, en sortant d'ici, chercher le reste de la somme.

OLIVIER. — Ce Michel est un petit maigre, avec des moustaches, des chemises brodées et des boutons de gilet en émail....

VALENTINE. — Il a l'air très comme il faut.

OLIVIER. — Cela dépend des quartiers... Vous savez que c'est un voleur... Je le connais bien, il m'a prêté de l'argent avant ma majorité... Si vous êtes déjà entre les mains de cet homme-là, les trente mille francs iront vite, et quand ils seront mangés, comment ferez-vous?....

VALENTINE. — Est-ce que je n'ai pas mon mari?.... Il faudra bien qu'il me fasse une pension... Je suis sa femme, il n'y a pas à dire... S'il ne me reste que ce moyen, je retournerai avec lui....

OLIVIER. — Voilà un mari qui aura de la chance... Et quand on pense qu'en ce moment il ne se doute peut-être pas de son bonheur... Mais s'il allait se refuser à cette combinaison?....

VALENTINE. — Il ne peut pas... Nous ne sommes pas séparés judiciairement... J'ai le droit de retourner au domicile conjugal quand bon me semblera... Il sera forcé de me recevoir... et d'ailleurs, il ne demandera pas mieux, il est toujours amoureux de moi.

OLIVIER. — Je serais curieux de voir cela.

VALENTINE. — Vous le verrez... Il faut faire une fin!... Où donc ai-je été encore?.... C'est tout... Je suis revenue par les Champs-Élysées, il y avait un monde fou... J'ai rencontré tous ces messieurs... Le petit de Bonchamp, le comte de Bryad, monsieur de Casavaux... Je leur ai dit de venir prendre le thé chez moi demain; serez-vous des nôtres?....

OLIVIER. — Non, merci.

VALENTINE. — J'ai été chercher une loge pour ce soir, une avant-scène de rez-de-chaussée....

J'ai été payer ma note chez ma modiste... Je la quitte... Oui, elle ne travaille que pour des actrices... Voilà ma journée... (*à la Vicomtesse.*) Ah! nous dinons mardi chez monsieur de Calvillot... Il pend la crémaillère... Il a un hôtel charmant... Il m'a priée de faire les invitations des dames. Vous viendrez avec Marcelle... Ce sera très-gai.

OLIVIER. — Pauvre femme!....

VALENTINE. — Qu'est-ce que vous avez?

OLIVIER. — Rien, je vous plains.

VALENTINE. — Pourquoi donc?

OLIVIER. — parce que vous êtes à plaindre... Si vous ne le comprenez pas, je ne perdrai pas mon temps à vous l'expliquer.

VALENTINE. — Oh! je savais bien que je voulais vous demander quelque chose.

OLIVIER. — Elle n'a pas entendu ce que je lui disais... rien dans la tête. Qu'est-ce que vous voulez savoir?

VALENTINE. — Avez-vous des nouvelles de madame d'Ange?

OLIVIER. — Pourquoi voulez-vous que j'en aie?

VALENTINE. — Est-ce qu'elle ne vous a pas écrit de Bade?

OLIVIER. — Non.

VALENTINE. — C'est à moi que vous dites cela, à moi qui... (*Elle rit.*)

OLIVIER. — A vous qui?....

VALENTINE. — C'est moi qui mettais les lettres à la poste... Je sais garder une confidence, allez, toute folle que je parais... Et elle vous écrivait des lettres charmantes! (*Elle rit.*)

OLIVIER. — Pourquoi riez-vous?

VALENTINE. — Parce que vous faites de la discrétion avec moi et que j'en sais plus long que vous.

OLIVIER. — Eh bien! je n'ai pas reçu de nouvelles depuis quinze jours.

VALENTINE. — C'est cela, pas depuis que je suis partie.

OLIVIER. — Elle ne vous a donc pas écrit non plus?

VALENTINE. — Elle n'écrit jamais.

OLIVIER. — Qu'est-ce que vous avez donc là?...

VALENTINE. — Où là?....

LA VICOMTESSE. — Il veut encore vous faire enrager.

OLIVIER. — Autour des yeux, c'est tout noir.

VALENTINE. — Ah! vous voilà comme les autres... vous allez dire que je me peins les yeux et les sourcils. Quand on pense que la moitié des gens qui me connaissent croient que je me peins le visage!

OLIVIER. — Et que l'autre moitié en est sûre.

VALENTINE. — Vous êtes fou.

OLIVIER. — Vous ne mettez pas de blanc?....

VALENTINE. — Je mets de la poudre de riz, comme toutes les femmes....

OLIVIER. — Et du rouge....

VALENTINE. — Jamais.
 OLIVIER. — Jamais !...
 VALENTINE. — Un peu le soir, et encore c'est bien rare...
 OLIVIER. — Et vous ne vous peignez pas les yeux?...
 VALENTINE. — Puisque c'est la mode...
 OLIVIER. — Pas pour les femmes comme il faut, en tout cas.
 VALENTINE. — Pourvu que cela aille bien à la figure, qu'est-ce que cela fait?... On sait bien que je suis une femme comme il faut...
 OLIVIER. — Et cela se voit de reste.
 LA VICOMTESSE. — Etes-vous assez bavarde... Allons-nous-en !...
 VALENTINE, à la Vicomtesse. — Si vous voulez, je vais vous mener voir mon appartement ?...
 LA VICOMTESSE. — Je veux bien, je n'ai rien à faire !...
 VALENTINE, à Olivier. — Venez avec nous, vous me donnerez des conseils pour les tentures.
 OLIVIER. — Je ne peux pas sortir, j'attends quelqu'un.
 VALENTINE. — Qui donc ?...
 OLIVIER. — Un de mes amis.
 VALENTINE. — Qu'on appelle ?...
 OLIVIER. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ?...
 VALENTINE. — Oh ! c'est pour dire quelque chose.
 OLIVIER. — Eh bien, on l'appelle Hippolyte Richond... Depuis dix ans il a beaucoup voyagé. Il est de retour à Paris depuis quelques jours seulement. C'est le fils d'un riche négociant de Marseille mort dans les huiles. Etes-vous contente ?... Le connaissez-vous ?
 VALENTINE. — Non, je ne le connais pas.
 LA VICOMTESSE. — Il est marié ?...
 OLIVIER. — Oui.
 VALENTINE. — Vous connaissez sa femme ?...
 OLIVIER. — Et son fils aussi.
 VALENTINE. — Il a un fils ?...
 OLIVIER. — Oui... qui a cinq ou six ans. En quoi cela peut-il vous étonner, puisque vous ne le connaissez pas ?
 VALENTINE. — Et ce monsieur Richond demeure ?...
 OLIVIER. — Oh ! ça, c'est trop fort... Il demeure rue de Lille, numéro sept. Si vous voulez que je vous le présente... attendez un instant, puisqu'il va venir.
 VALENTINE. — Non, non, je ne veux pas le voir...
 OLIVIER. — Qu'avez-vous donc ?...
 VALENTINE. — Rien... adieu !...
 LE DOMESTIQUE, annonçant. — Monsieur Hippolyte Richond !
 OLIVIER. — Voulez-vous ?
 VALENTINE. — C'est inutile...
 (Elle baisse son voile et passe devant Hippolyte. Elle sort avec la Vicomtesse.)

SCENE III.

HYPPOLYTE, OLIVIER.

OLIVIER. — Comment vas-tu ?...
 HIPPOLYTE. — Très-bien, et toi ?...
 OLIVIER. — A merveille, et ta femme ?...
 HIPPOLYTE. — Tout le monde va bien. Qu'est-ce que c'est que cette dame ?...
 OLIVIER. — C'est une nommée madame de Santis.
 HIPPOLYTE. — Valentine...
 OLIVIER. — Tu la connais ?...
 HIPPOLYTE. — Personnellement, non ; mais j'ai connu beaucoup son mari...
 OLIVIER. — Elle est donc mariée réellement ?...
 HIPPOLYTE. — Tout ce qu'il y a de plus marié...
 OLIVIER. — Ah ! vraiment... Elle prétend que son mari a eu bien des torts...
 HIPPOLYTE. — C'est vrai... il a eu le tort de l'épouser, car il paraît qu'elle a jeté son bonnet par-dessus les moulins...
 OLIVIER. — Non... mais, comme c'est une femme bien élevée, elle les salue quand elle les rencontre...
 HIPPOLYTE. — Ah ! tu la connais ?
 OLIVIER. — En tout bien tout honneur... elle venait ici pour rechercher cette vieille dame que tu as vue avec elle. Du reste, quand je lui ai dit ton nom, elle a changé de physionomie... Cependant elle m'a dit ne pas te connaître.
 HIPPOLYTE. — Nous ne nous sommes jamais parlé, mais elle doit savoir que je suis au courant de toute sa vie.
 OLIVIER. — C'est donc cela... Et où est monsieur de Santis ?...
 HIPPOLYTE. — Son mari ne s'appelle pas de Santis. Ce nom de Santis est le nom de la mère de Valentine, nom qu'elle a pris lors de sa séparation, son mari lui ayant défendu de porter le sien.
 OLIVIER. — Qu'est-ce qu'elle avait donc fait ?...
 HIPPOLYTE. — Elle avait indignement trompé ce brave et honnête garçon, qui était amoureux fou d'elle... Du reste, elle était charmante ; on l'appelait la belle mademoiselle de Santis... Elle n'avait pas un sou de fortune, mon ami était riche, il était amoureux, il était tout jeune, très-timide, il n'osait pas demander sa main. Un de ses amis, qui l'avait présenté dans la maison, lui offrit de faire la demande en son nom ; il accepta. Le mariage fut résolu ; il eut lieu. L'ami fut un des deux témoins du marié.
 OLIVIER. — Tu étais l'autre ?...
 HIPPOLYTE. — Non. Six mois après son mariage, le mari vint me trouver ; il avait la preuve que sa femme était la maîtresse du misérable qui les avait mariés... Mon ami se battit avec cet homme ; il le tua, et il partit en laissant à sa femme la dot de deux cent mille francs qu'il lui avait reconnue, mais en lui dé-

LE DEMI-MONDE.

fendant de porter son nom, de dire même qu'elle le connaissait. Depuis, ils ne se sont pas revus ; il y a dix ans de cela.
 OLIVIER. — Et où est le mari maintenant ?...
 HIPPOLYTE. — Il vit à l'étranger. Je l'ai rencontré en Allemagne, il y a deux mois.
 OLIVIER. — Et il n'aime plus sa femme ?...
 HIPPOLYTE. — Je ne crois pas.
 OLIVIER. — Elle prétend cependant qu'il l'aime toujours et qu'il ne dépend que d'elle de retourner avec lui...
 HIPPOLYTE. — Elle se trompe... Quelle est cette vieille dame avec qui elle sortait de chez toi ?... est-ce que c'est sa mère ?...
 OLIVIER. — Non. C'est un reste de femme de qualité que le besoin du luxe et du plaisir a entraînée peu à peu dans une société facile... Elle a ruiné son mari, qui a pris le parti de mourir, il y a dix ou douze ans. Quelques anciens amis, des actions qu'on lui donne et qu'elle revend, les épaves de sa fortune naufragée que le vent rejette de temps à autre aux rives du présent, voilà ses ressources... Elle a une nièce très-jolie, qu'elle aime bien, qu'elle élève mal, et sur le mariage de laquelle elle compte pour redorer son blason ; seulement, on ne trouve pas de mari... En attendant, elle lutte tant qu'elle peut ; elle donne des soirées où l'on sent qu'il n'y a pas d'argent dans les tiroirs et que le lendemain il faudra vendre ou engager quelque chose pour payer les bougies roses, le punch et les glaces. Les jeunes gens qu'elle invite mangent les glaces, boivent le punch, envoient des bonbons à sa nièce, le premier jour de l'an, épousent des filles du vrai monde et ne saluent la vicomtesse et sa nièce que du bout de leur chapeau, quand ils les rencontrent, pour n'avoir pas à les inviter dans l'intimité de leurs mères et de leurs femmes.
 HIPPOLYTE. — Et madame de Santis est l'amie de cette dame ?...
 OLIVIER. — Quelle autre société veux-tu qu'elle voie ?...
 HIPPOLYTE. — C'est juste... Maintenant tu m'as écrit que tu avais un service à me demander... Je t'écoute.
 OLIVIER. — Quelle heure est-il ?...
 HIPPOLYTE. — Deux heures.
 OLIVIER, sonnante. — Alors, pour que nous puissions causer à notre aise, laisse-moi terminer quelque chose...
 HIPPOLYTE. — Ne te gêne pas, cher ami, j'ai le temps.
 (Le Domestique entre.)
 OLIVIER, au Domestique. — Vous allez porter cette lettre à monsieur le comte de Lornan. Vous le connaissez bien ?... Dans le cas où il serait absent, vous feriez remettre cette lettre à madame la comtesse. Allez...
 (Le Domestique sort.)
 HIPPOLYTE. — Tu écris donc des lettres à deux fins, qui peuvent servir pour les maris et pour leurs femmes ?

OLIVIER. — Non. J'écris une lettre qui ne peut être lue que par la femme ; mais pour ne pas la compromettre, je l'adresse au mari...
 HIPPOLYTE. — Et si c'est au mari qu'on la remet ?...
 OLIVIER. — Le mari est à la campagne.
 HIPPOLYTE. — Ah ! tu m'en diras tant !... Sais-tu que c'est très-ingénieux, ce moyen-là ?
 OLIVIER. — Je te le loue, si tu en as besoin... Mais c'est aujourd'hui la première et la dernière fois que j'y ai recours, et c'est dans l'intérêt de la femme.
 HIPPOLYTE. — En es-tu sûr ?...
 OLIVIER. — Voilà l'histoire, elle est bien simple... Je te nomme les personnages, pour te prouver que le mari n'a rien à craindre de sa femme, et la femme rien à craindre de moi ! L'automne dernier... Tiens, voilà une saison dangereuse, à la campagne surtout, où la solitude donne carrière à l'imagination, où chaque feuille qui tombe est une élégie toute faite, où l'on sent le besoin de devenir poitrinaire pour être dans le ton de la nature mélancolique et décolorée.
 HIPPOLYTE. — Millevoje, la *Chute des Feuilles*, livre Ier, page 21. Je ne connais que ça ; j'ai été poitrinaire.
 OLIVIER. — Qui ne l'a pas été ? La maladie de poitrine et la garde nationale à cheval, depuis 1830, tout le monde a passé par là. Enfin, l'automne dernier, on me présente à la campagne, chez la mère d'un de mes amis, chez la mère de Maucroix, dont nous allons parler tout à l'heure. Une femme blonde, distinguée, poétique, sentimentale, vertueuse, le mari en voyage ; tu sais la tradition ? Je fais la cour à la femme, et me voilà convaincu que je suis amoureux d'elle. On revient à Paris ; elle me présente à son mari.
 HIPPOLYTE. — Un imbécile.
 OLIVIER. — Un homme charmant, d'une quarantaine d'années, qui se prend d'amitié pour moi, et pour qui je me prends d'affection ; si bien qu'au bout de quinze jours j'étais l'ami intime du mari et ne pensais plus du tout à la femme, mais plus du tout... Alors voilà une femme qui ne m'avait donné aucun espoir, et qui, entre nous, n'est pas plus faite pour les intrigues que pour...
 (Il cherche.)
 HIPPOLYTE. — C'est bon, tu trouveras la comparaison une autre fois.
 OLIVIER. — Voilà une femme dont l'amour-propre se blesse, qui croit que je me suis moqué d'elle, et, bref, qui m'écrit hier que son mari est parti pour quelques jours, qu'elle veut avoir une explication avec moi, et qu'elle m'attend aujourd'hui à deux heures... J'ai brûlé sa lettre, et au lieu d'avoir cette explication inutile, embarrassante, je viens de lui écrire la vérité, que je veux être son ami, mais que je ne l'aime pas assez, ou plutôt que je l'aime trop, pour es-